

# La bataille de Morat [suite]

Autor(en): **R.V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **70 (1925)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340874>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# La bataille de Morat.

(Suite.)

« Le premier peuple vraiment libre qui apparaisse dans l'histoire après la chute de Rome est le peuple suisse, et son infanterie est la plus redoutable qu'on ait vue depuis la légion romaine. »

GÉNÉRAL DE MAUD'HUY.

## La journée du 23 juin jusqu'à midi.

*Rassemblement de l'armée suisse à Lurtigen.*

*Reconnaissance des positions ennemies par 600 cavaliers et 1000 fantassins.*

*Fractionnement et déploiement de l'armée suisse.*

*Ordre de bataille.*

*Cérémonie du sacre des chevaliers.*

*Les chefs haranguent leurs troupes.*

*L'armée suisse débouche des forêts entre Altavilla et Salvénach. — La prière.*

Pendant que, dans la nuit du 21 au 22 juin, l'armée suisse se préparait à déboucher des forêts qui masquaient encore ses mouvements, le duc de Bourgogne, après avoir ramené ses troupes au camp, remettait au lendemain la décision que ses capitaines souhaitaient ardemment lui voir prendre : se porter derechef avec toutes les forces disponibles sur la ligne Burg-Salvenach pour y attendre l'ennemi ; c'était, du reste, le préavis du Conseil de guerre. Le duc prétextait de nouveau la fatigue des hommes et des chevaux pour rester inactif.

Depuis minuit, la pluie qui tombait à torrents achevait d'endormir sa vigilance. Il croyait toujours plus à une feinte des Suisses, et quand on lui rapporta qu'ils avaient déchargé leurs canons petits et grands, sa conviction qu'ils renonçaient à attaquer devint absolue. Plus tard, on sut que les Suisses

n'avaient fait que remplacer leur poudre mouillée par de la poudre sèche <sup>1</sup>.

Le samedi, au réveil, comme rien n'avait troublé la tranquillité de la nuit, Charles se prit à rire des inquiétudes de ses officiers <sup>2</sup>.

Les rapports alarmants se succédèrent pendant toute la matinée du samedi. Sa Seigneurie ne parut pas s'en émouvoir. Messire Guillard de Vergy qui, avec Troylus, avait fait le guet signifia au duc « qu'il avait ouï merveilleux bruit d'ennemis et croyait véritablement par cette affaire qu'ils marchaient pour venir devers lui et se joindre à lui, ce que croire ne voulait <sup>3</sup>. » En effet, raconte Panigarola, « les Suisses commencèrent à avancer contre nous, marchant pas à pas dans la forêt, sans bruit et sans se faire voir. Plus on en informait le duc, moins il ne voulait croire à leur approche ; il était même prêt à parier qu'ils ne viendraient pas, disant que c'étaient de faux bruits répandus par des traîtres français pour lui faire lever le siège, mais que jamais il ne s'y résoudrait <sup>4</sup>. »

A vrai dire, il était plus incapable que jamais de prendre une décision. Son coup d'œil, son habileté professionnelle et sa liberté de jugement l'avaient abandonné. Durant cette veillée des armes, il passa sans cesse de la colère à une sorte d'engourdissement <sup>5</sup>. Le jour des « dix-mille martyrs » s'était levé sur une armée sans chef.

Les officiers bourguignons ne se trompaient pas ; leurs rapports étaient exacts. Bien avant l'aube, les masses confédérées avaient commencé à se diriger sur Lurtigen, après avoir entendu la messe au bivouac <sup>6</sup>. Sous la pluie qui tombait en rafales, sans discontinuer « comme si elle ne devait jamais cesser <sup>7</sup> », cinglant les visages et ruisselant sur les casques,

<sup>1</sup> Panigarola, 25 juin. — Max de Diesbach, la bat. de Morat, p. 13. Lausanne 1914.

<sup>2</sup> Id. p. 13. « il lui sembla que son opinion était non seulement bonne, mais absolument sûre. » (Panigarola).

<sup>3</sup> Molinet, O. 465.

<sup>4</sup> Panigarola, St-Claude, 25 juin.

<sup>5</sup> Gollut, O. 436.

<sup>6</sup> Tschudi, O. 511. Msc. Frib. Fol. 189.

<sup>7</sup> Etterlin, O. 487.

les colonnes débouchaient des forêts, des villages, s'insinuaient dans les ravins, déroulant leurs anneaux de fer le long des lisières, à travers les champs, sur les crêtes, se hâtant de tous côtés vers les points de rassemblement où les ordres lancés dans la nuit les acheminaient, sans heurts et sans confusion.

Le rassemblement était couvert par 600 cavaliers, appuyés par les 1000 fantassins de la garnison de Fribourg. Au débouché des forêts, dans la petite plaine du Wilerfeld, ils se heurtèrent aux grand'gardes des Bourguignons, entre Oberburg et Salvenach. La ligne avancée de l'ennemi croyant à une attaque en force, quitta ses abris pour se porter en avant. Les escadrons suisses, sans s'engager à fond, reculèrent jusqu'aux bords des bois, d'où ils continuèrent à observer en envoyant des rapports en arrière<sup>1</sup>. Ils avaient pu constater que, comme la veille, les hauteurs de Burg-Wilerholz n'étaient occupées que par de faibles postes et que le gros de l'armée du duc n'avait pas bougé de ses camps. L'aile droite de la ligne des grand'gardes ennemies paraissait s'étendre vers le sud, jusqu'au Wilerfeld. Un retranchement palissadé, renforcé de clayonnages, et garni de canons vers le château d'Oberburg, s'apercevait plus au sud entre l'extrémité sud du Burggraben et Salvenach. C'était la fameuse Haie verte (der grüne Haag) dont parlent presque tous les récits contemporains de la bataille<sup>2</sup>.

Le bruit de l'escarmouche aux avant-postes et les rapports qui parvinrent à Lurtigen provoquèrent une grande impatience de combattre chez les Confédérés. La plupart des contingents étaient partis sans déjeuner et les hommes déclaraient qu'ils se passeraient volontiers du repas de midi, si on les conduisait sans retard à l'ennemi<sup>3</sup>.

Avant de déployer l'armée, il fallait la fractionner et former les carrés (Gevierthaufen). C'était une tâche compli-

<sup>1</sup> Kageneck, O. 310. — Molinet, O. 465. — Etterlin, O. 487. — Edlibach, O. 483. — Molbinger, O. 341.

<sup>2</sup> D'après Wattelet (p. 59-61), l'extrémité de la baie se trouvait le long de l'ancienne route de Berne, entre le château d'Oberburg et la Buggliwald. L'avant-garde suisse reçut du feu dès sa sortie de la forêt, ce qui prouverait que les retranchements bourguignons n'étaient qu'à 300 m. au plus de la lisière, vu la courte portée des armes d'alors.

<sup>3</sup> Etterlin O. 487. — Schilling 336.

quée et délicate, au moment du combat, que de transformer une foule de contingents divers, d'effectifs inégaux, en unités tactiques, tout en respectant les coutumes cantonales et en ménageant les susceptibilités des capitaines. Le principe de l'égalité absolue des cantons et Etats alliés entre eux ne souffrait aucune atteinte. En outre, il n'y avait pas de commandant en chef responsable, ce qui compliquait encore la transmission et l'exécution des ordres. Les Suisses, par une répugnance instinctive, n'avaient jamais voulu introduire chez eux le principe du commandement unique et personnel. Dans la période héroïque, il n'y eut que deux exceptions à cette règle. En 1339, à Laupen, Rodolphe d'Erlach avait été investi du commandement suprême, et en 1512, la Diète nomma le baron Ulrich de Hohensax général en chef de l'armée des cantons. Ce fut lui qui s'empara de la Haute-Italie et entra à Milan.

Tant que les Confédérés restèrent un peuple de frères, ce manque d'unité dans le commandement ne fut pas une cause d'infériorité. Il fallut la défaite de Marignan, la discorde et les luttes confessionnelles pour dévoiler les faiblesses et les dangers du système. Si l'armée confédérée, comme telle, n'avait pas de généralissime, les contingents cantonaux avaient chacun leur chef responsable, investi de pouvoirs très étendus. « En réalité, dit Jean de Muller, c'était l'esprit fédéral qui commandait, de sorte que chacun agissait selon ses forces, d'après le plan commun. » Les décisions appartenaient au conseil de guerre, la minorité se soumettait sans contestation. Les troupes n'auraient pas admis un généralissime, son pouvoir se serait heurté aux souverainetés cantonales<sup>1</sup>. Il n'y en avait pas moins une volonté unique créée par la collaboration intelligente de chefs et soldats et par la discipline absolue, implacable qui, une fois les rangs formés et le coude à coude établi, liait chacun à son devoir. La toute-puissance des règlements et des codes de guerre, auxquels tous se soumettaient corps et âme, dominait de très haut les passions et les intérêts individuels.

<sup>1</sup> Y eut-il un chef suprême à Morat, du côté suisse ? R. Luginbühl, *Jahrbuch für Schweizer Geschichte*, 31 Band, Zurich, 1906.

Pour organiser les corps de bataille et les encadrer, le conseil désigna le chevalier Guillaume Herter de Hertneck, chef des Strasbourgeois, originaire de Tübingen et bourgeois de Rheinfelden. Il avait combattu avec les Suisses à Héricourt, en 1474, et pris part à l'expédition de 1475 dans le Pays de Vaud, au service de la ville de Bâle. Doué d'une voix de stentor, expérimenté et de vaillante réputation, il s'acquitta avec adresse et tact de ses fonctions de sergent de bataille (Ordnungsmacher) ou d'ordonnateur des troupes (ordinator acierum), ainsi que l'appelle Knebel.

Suivant un usage constant, on répartit l'armée en trois divisions (Schlachthaufen) : avant-garde, corps de bataille et arrière-garde qui pouvaient marcher les unes derrière les autres ou en échelons, à distances et intervalles variables, en se soutenant, au besoin, de leur feu. L'avant-garde engageait le combat, on lui attribuait la plus grande partie des armes à feu et des arbalètes, le gros soutenait l'avant-garde et amenait la décision. L'arrière-garde servait de réserve générale et exécutait quelquefois un mouvement contre le flanc de l'adversaire.

Le chevalier Jean de Hallwyl, combourgeois de Berne et de Soleure, prit le commandement de l'*avant-garde*. Il appartenait à une famille féodale de l'Argovie, connue, dès le XII<sup>e</sup> siècle, comme ministériaux des comtes de Lenzbourg. Né en 1434, au château de Hallwyl, il avait dès 1460, guerroyé en Alsace au service du duc Albert IV, puis en Bohême sous le roi Podiebrad et en Hongrie avec le roi Mathias Corvin contre les Turcs, jusque vers 1469. Il s'était vaillamment conduit à l'expédition de Pontarlier, et avait gagné ses éperons d'or à Grandson <sup>1</sup>.

Hallwyl, secondé par Guillaume de Faussigny, avait sous ses ordres la garnison et le contingent de Fribourg, l'Oberland bernois, l'Entlibuch, Schwyz, la Gruyère et Château-d'Oex, soit 6000 à 6500 fantassins conduits par Rod. de Vuippens et W. Techtermann (Fribourg), Henri Matter et Georges de Stein (Berne), le landamman Kätzi et In der Halden

<sup>1</sup> Carl Brunner. Hans v. Hallwyl, der Held zu Grandson und Murten.

(Schwyz). Toute la cavalerie (1800 chevaux), partagée en deux groupes, couvrait l'avant-garde. Le duc de Lorraine commandait la colonne de droite, avec les comtes d'Oettingen et de Linanges ; le comte de Thierstein la colonne de gauche, avec le comte de Gruyère et le baron d'Eptingen <sup>1</sup>.

Les piquiers constituaient le gros des effectifs de l'avant-garde. Les piques de 18 pieds, armes de choc, servaient à briser les attaques de la cavalerie et à faire la trouée par laquelle les hallebardiers pénétraient pour utiliser ce premier avantage et élargir la brèche. Sur les flancs et en avant, se tenaient les arbalétriers et coulevreniers, ancêtres des tirailleurs, prêts à escarmoucher pour engager le combat.

Le maniement de la pique exigeait un long apprentissage et une habileté que seuls des professionnels pouvaient posséder, aussi les piquiers étaient-ils, dans une très forte proportion, des volontaires ou des mercenaires. Les hallebardiers, par contre, représentaient le principe du service obligatoire. Quand les cantons n'étaient pas en guerre, les volontaires allaient s'engager à l'étranger. Ces hommes firent la célébrité de l'infanterie suisse. Il y avait parmi eux des fils de chevaliers et de hauts magistrats qui préféraient servir dans l'infanterie. Ils faisaient ainsi leur apprentissage des armes confondus avec les fils de laboureurs et des artisans. Ce spectacle, inconnu partout ailleurs, dans un siècle de haines, de privilèges et d'incompréhension, faisait l'admiration des étrangers. En marchant coude à coude sous les plis des mêmes bannières, nobles, paysans et bourgeois apprirent à se comprendre. Des liens indestructibles se formèrent à l'heure du danger, en face de la mort égalitaire. La fraternité d'armes forgea le peuple suisse <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Sur la formation de l'avant-garde, voir Msc. Frib. Fol 189 cité par Wattelet p. 65. — May de Romainmôtier III, 533. Jean de Muller, VIII, V, I, 76. — Chant de V. Weber, 16e couplet. Chron. de Lorraine O. 432. — Tschudi, O. 511. — Meister, 34. — Kageneck, O. 310. — von Rodt II, 266.

<sup>2</sup> « Jamais ne vis plus belle armée  
Si vite rassemblée ;  
La plus belle du monde.  
Ses canons étaient formidables,  
On voyait scintiller les armes,  
Hallebardes en masse  
Et la forêt des piques. »

(Chant de VEIT WEBER, présent à la bataille.)

La cavalerie, plus faible numériquement que celle de Bourgogne, subordonnée à l'action de l'infanterie ne pouvait jouer de rôle décisif. Elle rendit, néanmoins, de grands services à Morat, en protégeant le rassemblement de l'armée, par ses reconnaissances hardies, par son esprit d'offensive pendant le combat de l'avant-garde et, surtout, dans la poursuite et l'exploitation du succès. Sa tactique était simple. Quand les efforts de la gendarmerie s'étaient brisés contre la masse des piquiers, les cavaliers suisses tombaient sur les flancs de l'adversaire déjà ébranlé et achevaient de le disperser. En marche, le gros de la cavalerie précédait le corps principal et détachait une subdivision à l'avant-garde. Le reste servait d'escorte aux états-majors, à l'artillerie et aux bagages <sup>1</sup>.

La fin du XV<sup>e</sup> siècle marque l'apogée de l'armure. Elle atteignit alors un degré d'élégance robuste et de perfection de formes qui ne fut jamais dépassé depuis. La décadence suivit de près cette époque de floraison artistique. Sous l'influence des armes à feu, la cuirasse perdit sa valeur défensive pour devenir un objet de luxe et de parade lourd et encombrant.

Il faut nous représenter les chevaliers, écuyers et hommes d'armes confédérés revêtus, à Morat, de ces armures gothiques, à plaques d'acier poli, aux lignes sobres et harmonieuses, dépourvues d'ornements superflus, moulant le corps tout en lui laissant le libre jeu des muscles. Ces cavaliers portaient des casques de forme bombée, à timbre rond. On voyait encore, ici et là, le heaume à cimier, vaste et lourd, à côté de la « salade », plus légère, à couvre-nuque et mentonnière, récemment introduite par les armuriers d'Allemagne. L'épée à garde droite en croix, et la lance étaient les armes offensives du cavalier, la hache d'armes et la dague les armes défensives.

Le commandant du *corps de bataille*, Hans Waldmann, de Zurich, avait aussi appris la guerre au service des princes étrangers. En 1462, il avait conduit 2000 volontaires suisses au comte palatin Frédéric et enfoncé les Impériaux à Frohnholz, au confluent du Rhin et du Neckar. Il était fils d'un laboureur de Blickensdorf, dans le canton de Zoug. **Enfant**

<sup>1</sup> Dictionnaire hist. et biogr. de la Suisse. Attinger, Neuchâtel (en cours de publication). Article : cavalerie. P. de Vallière.



il avait vu son village réduit en cendres par la guerre civile ; deux de ses parents étaient morts en héros à St-Jacques sur la Birse ; les récits de bataille enflammèrent son imagination. Agé de 9 ans, il se rendit avec son frère à Zurich pour apprendre le métier de tanneur. A 15 ans, il acheta pour 4 florins le droit de bourgeoisie. Pauvre et libre, l'intelligence vive, doué d'une vigueur corporelle peu commune, il acquit par son éloquence un ascendant sans exemple sur ses concitoyens et s'éleva par ses seuls mérites aux premières charges de la République. Sa fortune militaire fut rapide. Il se signala à l'expédition de Mulhouse et à la guerre de Waldshut, en 1468, à Héricourt, à Grandson. La journée de Morat grandit encore sa renommée.

Sa division comptait 12 000 hommes de Berne (moins l'Oberland), Zurich, Uri, Unterwald, Bienne, la Neuveville, Bâle, St-Gall, Schaffhouse, Valais, Alsace, Rottweil, Payerne, Thurgovie, Argovie, comté de Baden. Parmi les officiers supérieurs : Nicolas de Scharnachtal et Guillaume de Diesbach de Berne ; le baron de Hohensax et Felix Keller, de Zurich ; le landamman Im Hof et le baron de Beroldingen, d'Uri ; le landamman Zimmermann d'Unterwald, Benoit de Römerstal, de Bienne, Pierre Rott-de Rothberg, de Bâle <sup>1</sup>.

Toutes les bannières étaient réunies au milieu du corps de bataille, entourées d'une garde de 1000 piquiers choisis. Les Suisses semblaient faire dépendre l'honneur et la conservation de l'Etat de ces emblèmes de sa souveraineté. Un respect religieux s'attachait à ces témoins de leurs luttes et de leurs gloires. Les grandes bannières cantonales dominaient toutes les autres ; somptueuses et flamboyantes, elles enfermaient dans les plis de leur soie les couleurs et les armes des Républiques. Des médailles bénies et des cordons allégoriques, dons des papes et des empereurs, pendaient aux fers des hampes, des trabans aux pourpoints héraldiques encadraient les porte-enseignes. Les bannerets étaient des officiers supérieurs ; Berne en avait quatre, l'un était capitaine-général de l'infanterie. Au plus fort de l'action, quand la bannière était en danger, ils mettaient pied à terre et pre-

<sup>1</sup> Tschudi, O. 511. — May de Romainmotier III, 532. — Jean de Muller VIII, 76.

naient la place des porte-enseignes. Un serment d'une rigueur extrême enchaînait le soldat à son drapeau. A côté des bannières des cantons, flottaient celles des villes combourgeoises, des seigneurs ecclésiastiques et laïques et des alliés. Les arbalétriers et coulevreniers avaient leurs fanions spéciaux, de forme triangulaire.

L'*arrière-garde* avait pour chef Gaspard de Hertenstein, avoyer de Lucerne; Rod. de Reding, de Schwyz, lui était adjoint. Elle comptait 6000 hommes de Lucerne, Zoug, Glaris, Soleure, Rheintal, comté de Sargans, comté de Neuchâtel, comté de Valangin, Leventine. Arnold Segesser-de Baldegg, Henri Hasfurter, de Lucerne, le landamman Spiller, de Zoug, Tschudi, de Glaris, Conrad Vogt, de Soleure, Jacques de Cléron, de Neuchâtel et Claude d'Aarberg-Valangin se répartissaient le commandement des enseignes de piquiers, de halbardiers et de coulevreniers <sup>1</sup>.

Deux mille aventuriers ou « enfants perdus », sous Pierre de Wabern et Barthélemy May, de Berne, couvraient l'artillerie et les flancs de l'armée. La plus grande partie de l'artillerie suivait l'avant-garde pour l'appuyer de son feu, dès la sortie des bois.

Toute l'armée, suivant les ordonnances de la Diète, portait la croix blanche cousue à l'épaule, sur la cuisse ou sur la poitrine, ou même dans le dos pour éviter des méprises fatales dans le corps à corps ou la poursuite <sup>2</sup>.

Pendant que les troupes s'alignaient dans la clairière de Lurtigen, quelques centaines de seigneurs, de capitaines et d'écuyers s'étaient groupés devant le front, pour la cérémonie du sacre des chevaliers <sup>3</sup>. Les trompettes ouvrirent le ban et le jeune duc de Lorraine s'avança le premier pour recevoir l'accolade du comte de Thierstein. Un genou en terre, l'un

<sup>1</sup> May de Romainmotier III, 534. — Jean de Muller VIII, V, I, 77. Watterlet se basant sur Edlibach, Füssli et Panigarola n'admettent pas l'existence d'une arrière-garde; mais Schilling, témoin oculaire, mentionne positivement l'arrière-garde sous Hertenstein. Hugues de Pierre fait marcher les Neuchâtelois avec le gros. (Chron. apocryphe des chanoines de Neuchâtel.)

<sup>2</sup> Les troupes des alliés prirent aussi la croix blanche. (Basler Chroniken III, 423).

<sup>3</sup> Etterlin O. 488. — Füssli O. 506. — Kageneck O. 310. — Bonstetten O. 492. — Chron. de Lorraine, O. 432. — Chanson de V. Weber, O. 448. — Dr Joh. Gelthuss an den Rath zu Frankfurt 22 juin 1476. O. 305. — Edlibach, O. 484 (place la cérémonie après la bataille, par erreur). — Knebel, O. 5 (150 chevaliers). — Chron. de Schilling.

après l'autre, près de 300 Confédérés et alliés jurèrent de consacrer leur épée à la défense des faibles et des opprimés, d'être braves et loyaux, de fuir plus que la mort la félonie et le parjure, de remplir jusqu'à la dernière heure les devoirs d'un bon chevalier. Les comtes de Thierstein et de Gruyère, et Guillaume Herter frappaient les candidats du plat de l'épée, légèrement, sur les épaules, en prononçant la formule : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te fais chevalier ». Chacun baisait ensuite, la lame qu'on lui présentait, remontait à cheval et regagnait au galop sa place de combat <sup>1</sup>.

Les trompettes, enfin, sonnèrent le boute-selle ; les troupes commençaient à s'impatienter de cette « fabrication de chevaliers <sup>2</sup> ». Des murmures et des quolibets partirent des rangs à l'adresse des nouveaux éperons d'or et parvinrent jusqu'aux oreilles de leurs nobles parrains. « So dass die Streitlustigen zu maulen anfangen <sup>3</sup> ». (Wattelet, 24.)

Avant de se mettre en marche, les chefs rappelèrent encore aux troupes les règles du combat : ne pas quitter son rang, ne pas faire de prisonniers, tuer sans merci les lâches, tuer ceux qui par des clameurs jettent le trouble autour d'eux, défense de s'attarder au pillage avant la fin de l'action, défense de détruire les églises, de s'attaquer aux femmes, aux enfants et aux vieillards. Que chacun combatte avec courage, chevaleresquement, au nom de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie, et de toute l'armée céleste, en souvenir des dix mille martyrs dont c'est aujourd'hui l'anniversaire <sup>4</sup>.

Il est assez vraisemblable que les officiers ajoutèrent quelques encouragements au texte brutal du code militaire. C'est probablement là qu'il faut chercher l'origine de la harangue attribuée par la tradition à Jean de Hallwyl.

<sup>1</sup> Parmi les nouveaux chevaliers : le baron Ulrich de Hohensax, Marc Roust, Felix Keller, Hans Waldmann, de Zurich ; Guillaume de Diesbach, Georges de Stein, Fred. de Mulinen, Barthélemy May, de Berne ; Henri Hasfurter, Ga pard de Hertenstein, de Lucerne ; les barons de Spiringen, de Beroldingen et Albin de Silinen, d'Uri ; Tschudi, de Glaris ; Rod. de Vuippens, de Fribourg ; Rod. de Reding et Conrad Ab Yberg, de Schwyz ; le baron de Brandis, des Grisons. (Ochsenbein Kritischer Excurs 664. — May III 536. — Bonstetten O. 492-93. — Von Rodt II, 268.)

<sup>2</sup> Etterlin O. 448 « les troupes dévorées d'impatience ne tenaient plus en place ».

<sup>3</sup> Dans leur impatience les hommes se mirent à « ronchonner ».

<sup>4</sup> Fussli, O. 506. — Das Eid in das Feld. O. 46. — Knebel (B. ch. III. 18), cité par Wattelet, 69, n. 134.

Il pouvait être 11 heures, quand l'armée s'ébranla, l'aile droite en avant, l'aile gauche refusée, sur un front de 2 kilomètres ; Hallwyl, à droite, traversa le Buggliwald pour déboucher au point 567, en face du château d'Oberburg. Waldmann, au centre, franchit le Birchenwald, et Hertenstein, à gauche s'engagea dans la forêt de Galm, direction la lisière N. de Salvenach, Wilerfeld <sup>1</sup>.

Pendant que le mouvement s'exécutait sous bois, en silence, la pluie cessa de tomber, on vit le ciel s'éclaircir au-dessus du Jura, de larges taches bleues grandirent à l'ouest, les nuages se dissipèrent et le soleil se mit à briller de tout son éclat <sup>2</sup>. Les Suisses considérèrent ce brusque changement comme un heureux présage.

L'avant-garde sortit la première des bois précédée de ses « enfants perdus » et flanquée de la cavalerie. Elle fut accueillie par un feu violent et par une nuée de traits qui partaient des retranchements palissadés à l'est et au nord du château d'Oberburg <sup>3</sup>. Le chevalier de Hallwyl arrêta ses troupes. L'heure de la prière était venue.

Leurs piques fichées en terre, tête nue, les soldats se jetèrent à genoux. Les bras étendus, touchant le sol de leur front, ils récitèrent sept pater et sept ave Maria « très sérieusement et pieusement <sup>4</sup> ». Les aumôniers, face aux lignes prosternées, élevaient le crucifix vers les bannières. Sur leurs lourds chevaux couverts de bardes et de caparaçons, chevaliers et hommes d'armes avaient enlevé leur casque pour prier, appuyés sur leurs lances. Puis, tous ensemble, ils répétaient : amen <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Schilling, 337, cité par Wattelet. — Msc. Frib. Fol. 190, O. 448. — Etterlin, O. 488. — Wattelet « entre Salvenach et Altavilla » p. 68 n. 131 et p. 72, n. 146a.

<sup>2</sup> Molinet O. 465 : « Advint... que le jour se mit au bel, et fut le temps tout esclerci. » Füssli, O. 506. — Etterlin, O. 488. — Panigarola, 25 juin.

<sup>3</sup> Panigarola, 25 juin : da canto fino prima usisseno dil boscho fiochavano le springarde e serpentine.

<sup>4</sup> Füssli, O. 506. — Schilling, 337. — Msc. Frib. fol. 190 cité par Wattelet, 70, n. 137, cinq pater et cinq ave Maria « mit grossem ernst und andacht ». — Fugger, O. 451. — Knebel, O. 501 : « mit zerthanen armen » Tschudi, O. 511.

<sup>5</sup> « Les genoux fléchis, les bras étendus. Un d'eux disait la prière, tous les autres répétaient : Amen. » Déclaration du duc Charles de Bourgogne (Bibliothèque de Vienne). Cité par Jean de Muller VIII, V, I, 79, n. 370.

La voix des prêtres monta encore dans le silence que ponctuèrent les coups sourds des coulevrines, pour dire l'antique prière de Sempach :

O Christ le bienheureux  
Qui règues dans les cieux,  
Et toi, douce Marie,  
Aidez-nous !  
Votre divin secours  
Nous rendra intrépides,  
Afin que dans ces lieux  
Nous ayons la victoire.  
Aidez-nous !  
Alors nous serons forts  
Contre le monde entier.

Le murmure qui s'échappait de ces milliers de lèvres parvint jusqu'aux archers anglais de Dickfield et de Middleton, derrière la Haie Verte. Le grand souffle mystérieux passa sur les hommes et les chevaux et courba les têtes.

Les troupes se relevèrent frémissantes d'impatience<sup>1</sup>. Les capitaines avaient repris leurs places. Hallwyl se fit amener son destrier de combat et se mit en selle. Un sarrau d'armes, sur lequel étaient brodées les ailes de sable sur champ d'or de son blason, recouvrait son armure. Son écuyer lui passa l'écu qu'il se suspendit au cou et lui tendit sa bonne épée. Derrière le général, la ligne des piquiers, sur quatre rangs, formait une muraille épaisse. De taille égale, à cause des mouvements d'ensemble exigés par leurs armes, le visage glabre sous le chapeau de fer à larges bords, des anneaux d'or aux oreilles, ces soldats d'élite étaient revêtus de la jaque de cuir ajustée sous la demi-cuirasse ; des chausses mi-partie rouges ou bleues ou noires et blanches, dessinaient leurs jambes musclées. L'épée suisse et la dague complétaient leur armement. Les hallebardiers venaient ensuite. Les arbalètes et les escopettes se tenaient sur les côtés du carré.

Le bois des armes sonna pour le suprême garde-à-vous. Les trompettes et les cornemuses donnèrent le signal et la masse s'ébranla d'un pas souple et régulier, au roulement des tambours, au son strident des fifres, marchant droit à la

<sup>1</sup> « Comme si elles allaient à une danse. » Chanson contemporaine de Erhart Tüsch, 24e couplet, O. 444. — « Joyeux et de bon courage », lettre de H. de Kageneck au Conseil de Strasbourg, 23 juin, O. 310. — « Comme des lions », Knebel, O. 501.

Haie Verte d'où jaillissaient une grêle de flèches et l'éclair continu des serpentines <sup>1</sup>.

La cavalerie qui avait pris de l'avance, s'était arrêtée pour rentrer dans l'alignement <sup>2</sup>. Les gonfanons et les pennons bariolés ondoyaient aux fers des lances ; le soleil faisait étinceler l'acier des armures. Plus à gauche, un peu en retrait, le corps de Waldmann descendait les pentes du Burgfeld, entre le point 587 et le cimetière de Salvenach. La division de Hertenstein, invisible, n'avait pas encore franchi la lisière de la forêt de Galm. L'ardent espoir emportait tous les cœurs d'un merveilleux élan. Il était environ midi et demi <sup>3</sup>.

(A suivre.)

R. V.

<sup>1</sup> Chant de Hans Viol, témoin oculaire, O. 496. — Von Rodt I, 24.

<sup>2</sup> Panigarola, 25 juin, voir texte traduit par Max de Diesbach, ouvrage cité, p. 14.

<sup>3</sup> A midi, les Suisses étaient encore en marche dans les forêts d'après Etterlin et Füssli. A 2 heures la déroute des Bourguignons commençait. — « Umb mittag zyt » Nicolas Rüschi 22 juin O. 304. — « Gegen mittag », lettre du prévôt d'Amsoldingen O. 325.